

4 – La passion clandestine

« Ma féroce amie, ma pauvre tête est bien malade, et je ne puis plus me lever le matin. (...) Aye pitié méchante. Je n'en puis plus, je ne puis plus passer un jour sans te voir. Sinon l'atroce folie. C'est fini, je ne travaille plus, divinité malfaisante, et pourtant je t'aime avec fureur. Ma Camille sois assurée que je n'ai aucune femme en amitié, et toute mon âme t'appartient. (...) Je t'embrasse les mains mon amie, toi qui me donne des jouissances si élevées, si ardentes (...) Ma très bonne, à deux genoux, devant ton beau corps que j'étreins. R »

Quel romantisme baudelairien ! Nous sommes à l'automne 1886, et Camille vient de passer six mois en Angleterre chez ses amies d'atelier, poursuivie par Rodin qui essaie en vain de la voir. Sans doute Rodin, que Paul compare volontiers à un sanglier en rut, a-t-il trompé Camille avec quelques modèles pendant une si longue absence ; il n'est pas du genre à se retenir. Peut-être même est-ce la raison d'un éloignement si hautain alors qu'ils sont censés s'adorer. Pour se racheter, Rodin est prêt à tout, et le jure noir sur blanc : « Pour l'avenir à partir d'aujourd'hui 12 octobre 1886, je ne tiendrai pour mon élève que Mlle Camille Claudel (...) Je n'irai plus sous aucun prétexte chez Mme... à qui je n'enseignerai plus la sculpture. Après l'exposition au mois de mai nous partons pour l'Italie et y restons au moins six mois, commencement d'une liaison indissoluble après laquelle Mlle Camille sera ma femme. (...) Je n'aurai aucune femme sans cela les conditions sont rompues. Je ne prendrai aucun des modèles de femme que j'ai connus. (...) » Ici, la réconciliation évidente prend la forme d'un contrat amusé, sans doute écrit par Rodin mais élaboré à deux voix, dans un marivaudage au ton plus proche de Musset que de Baudelaire. L'amour suit les saisons de son histoire.

Camille Claudel habite toujours avec sa famille, qui a déménagé boulevard de Port-Royal en 1885. Elle cache encore sa liaison avec Rodin. De mariage, point ; les promesses n'engagent que ceux pour qui elles sont faites. Par contre, en 1888, sa sœur Louise se marie avec Ferdinand de Massary, dont Camille réalise le buste la même année ; cadeau de mariage, ou d'adieu ? Les relations avec sa sœur sont compliquées. Camille ne veut pas se retrouver seule face à sa mère et s'installe en femme libérée dans un atelier au 113 boulevard d'Italie (actuellement bd Blanqui). Rodin, qui habite officiellement avec Rose Beuret, loue aussitôt au 68 de la même artère la Folie Neufbourg - une demeure aristocratique du XVIII^e siècle, décrépie, immense, avec un péristyle à six colonnes ioniques donnant sur un jardin à l'abandon. Cette Folie au charme viscontinien dispose de salons immenses où traînent encore la rumeur des brouhahas et le froufrou des robes de soie des réceptions d'antan. Les espaces ont les volumes nécessaires à la grandeur des rêves de pierre. La Folie de Rodin héberge de surcroît les fantômes de George Sand et Musset, qui y badinaient avec l'amour. En ce lieu où régnait déjà une Camille, on s'aime à la Folie, mais clandestinement.

D'un château l'autre, l'Islette. Camille Claudel et Rodin – à chacun son pathos social, l'une avec sa famille, l'autre avec sa compagne de jeunesse, Rose Beuret - sont contraints de jouer à cache-cache. Dès qu'il le peut, Rodin s'échappe pour « visiter les cathédrales », dit-il. Tout à son « Balzac », il déniche près d'Azay-le-Rideau en Touraine un de ces futurs Relais et Châteaux qui suffisent au bonheur des couples illégitimes. Le château de l'Islette est ce château d'Espagne dont les cartes ne se sont pas encore écroulées. « Je me suis promenée dans le parc, tout est tondu, foin, blé, avoine, on peut faire le tour partout, c'est charmant. (...) Que vous seriez gentil de m'acheter un petit costume de bain, bleu foncé avec galons blancs, en deux morceaux, blouse et pantalon (...) Je couche toute nue pour me faire croire que vous êtes là mais quand je me réveille ce n'est plus la même chose. Je vous embrasse, Camille ». D'amour et d'eau fraîche, si l'on oublie le post-scriptum, qui bien sûr laisse échapper l'essentiel : « Surtout ne me trompez plus ».